

SYLVIA LIPPI. *RYTHME ET MÉLANCOLIE*

Olivier Douville

ERES | « [Figures de la psychanalyse](#) »

2020/1 n° 39 | pages 238 à 240

ISSN 1623-3883

ISBN 9782749266947

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-figures-de-la-psy-2020-1-page-238.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour ERES.

© ERES. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Sylvia Lippi
*Rythme et mélancolie*¹

• **Olivier Douville** •

L'avant-propos est net : ce livre a pour fil rouge le projet de mettre en valeur un « quelque chose de musical dans les phénomènes auxquels la psychanalyse a affaire, et spécialement dans le cas de la mélancolie ».

Il s'agira donc de souligner d'abord l'importance de l'étude du phénomène musical pour les sciences humaines – importance tout à fait établie depuis Jakobson et l'étude des structures du langage par Lévi-Strauss, tous deux utilisant la musique pour dépasser l'antinomie signifiant/signifié – et de considérer la musique dans ce qui fait présence du pulsionnel dans sa forme symbolique, à partir du rythme. Mais traiter le phénomène musical comme un phénomène linguistique ne rend pas compte de la présence active du rythme musical, ce dont Lévi-Strauss rend compte en comparant mythe et musique. Est-ce à partir d'une telle aporie que Sylvia Lippi propose de mettre en rapport la

psychanalyse et le jazz ? Elle propose alors un parallèle parfois expéditif mais hautement original sur quoi nous reviendrons.

Le travail se poursuivra à partir de ce que Lacan nous a légué comme chantier conceptuel et comme pratique concernant les formations de l'inconscient, à partir de ce moment de bascule, déjà exploré et commenté par nombre de psychanalystes (Toboul, Valas, Chaboudez, Bruno), où le signifiant n'est plus seulement ce qui fait barrage à la jouissance, mais est lui-même porté par une charge de jouissance. Ce livre propose de statuer alors sur cette notion précise chez Lacan d'équivocité signifiante, en suggérant d'entendre cette équivocité et comme une plurisémié et comme une polyphonie.

C'est ici que le travail avec la psychose, qui renvoie à une pratique décidée et engagée, trouve son assise théorique.

1. Sylvia Lippi, *Rythme et mélancolie*, Toulouse, érès, coll. « Point hors ligne », 2019.

Balayant, avec mille raisons, toute conception déficitaire de la psychose, l'auteur démontre qu'un usage averti de l'improvisation, de la musique, de la danse aussi, créant des petits moments de jouissance qui sont différents du ravissement ou de l'engouffrement dans la jouissance psychotique, donne une aire de liberté au dépliement physique du dire et du corps en psychose. Comment alors se tissent les modalités de transfert entre le psychanalyste et l'analysant dans ces moments les plus en « panne » ou en « congestion » du dire mélancolique, l'atonie du retrait ou l'emballlement d'un dire maniaque emportant avec lui, et les consommant, les idées qui, de partout, fuient ?

Faire du dire (non du discours) mélancolique un objet, et transmuter les caractéristiques corporelles et physiques de ce dire (soit la façon dont il affecte qui parle et qui entend) en objet esthétique est une préoccupation qui remonte à loin. J'évoque ici toutes les discussions sur les effets du caractère mélancolique sur la création depuis le Problème xxxi d'Aristote, et dans le champ des recherches en psychanalyse, je me dois d'indiquer l'immense travail de Marie-Claude Lambotte.

Venons-en à ce qu'il y a de neuf ici, et qui réactualise, dans le strict champ de la pratique de la cure, bien des annotations claires que les phénoménologies, dont celles d'Hubertus Tellenbach, avaient établies, soit la manie comme un traitement de la présence matérielle de l'affect, au risque de l'exténuation.

Silvia Lippi, dont la culture philosophique est bien assurée, propose un angle d'attaque de la psychose qui est cohérent avec sa référence à ce que nous appelons, par commodité, « le dernier

Lacan ». En effet, si le symbolique n'est pas en surplomb des deux ordres mais à eux deux noués de la façon borroméenne que l'on connaît (RSI), alors l'interprétation n'a pas à se plier sous la tyrannie du sens. La question est bien celle du traitement des jouissances en jeu et en risque dans le dit et le corps en psychose, et je salue ici une des grandes originalités de ce texte qui mise sur les pouvoirs à la fois (et c'est presque un oxymore) stabilisateur et émancipateur d'un « répons » analytique qui restaure une batterie de rythme. Se faisant éveillé de l'apathie et de l'aphonie mélancolique, vient-il alors permettre à la manie de faire usage de sa vitesse et de rencontrer des structures de coupure qui ne l'anéantissent pas et des structures de répétition qui ne réduisent pas la tension maniaque à un automatisme ? Un désir émergerait-il dans ces écarts de rythme, dans ces multiplicités de tempo, sur ce déplacement et cet apaisement de la jouissance que promeut la coupure rythmique pour une relance d'évènements de corps et de dire ? Voilà bien deux très grands défis et Paris que S. Lippi propose à l'entendement de nos pratiques.

Elle plaide donc pour la construction d'une structure rythmique assise d'un tempo commun et permettant ce *fort-da* inaugural où se représenter comme absent fait échapper la condition actuelle du sujet à ce qui le menace d'abolition, d'effacement de négativité délirante (cf. le délire d'énormité et de négation dit « de Cotard »).

On mentionnera aussi quelques pages, à la fin, du livre, brèves comme une incise, et qui expliquent bien que le savoir y faire avec le nom qu'endosse un sujet – c'est exemplaire dans la

psychose –, comme création et comme sinthome, prime sur le père de la filiation, soit le Nom-du-Père. Mais ce sera alors toute une théorie de la forclusion qui gagnerait à être rebattue à nouveaux frais.

Je me suis toutefois montré un peu réservé quant à cette référence constante au free jazz. Il ne me semble pas si homogène que cela. Le travail d'écriture a pu y jouer un rôle important (Bill Dixon, Ornette Coleman, Muhal Richard Abrams, Anthony Braxton), la notion de libre improvisation était apparue avant le « free » dans ce laboratoire intense que traçait l'orbe musical de Lennie Tristano et, dans la foulée, les expérimentations de Shelly Manne avec Jimmy Guiffre. Mais il est vrai que, en 1960, lorsqu'Ornette Coleman, musicien, compositeur et théoricien, enregistra un double quartet avec, comme règle, l'improvisation absolue – c'est le merveilleux album *Free Jazz* avec, entre autres, Don Cherry, Eric Dolphy, Billy Higgins –, cette musique devint autre chose que de la musique.

Un événement où la conjonction entre l'art et l'histoire atteignait à une incarnation inouïe, d'où, toutefois, une réappropriation du passé, incantatoire et non imitatrice, qui vit un retour au blues, au gospel et aux formes premières des polyphonies instrumentales dites « jazz » (Albert Ayler se reconnaissait tant dans les faces de King Oliver de 1923 qu'il s'en revendiquait l'héritier). Enfin, et je retrouve ici ce qui anime ce livre, le free jazz qui eut ses guerriers, ses mystiques et ses architectes, est sans aucun doute un producteur généreux d'attitudes musicales. Au-delà du strict phénomène musical et sonore « free », c'est l'art de la rupture et de la brèche, du vertige et de la reprise. L'expression dans des flux rythmiques des énergies avant-gardistes et en réminiscences, a marqué tout un moment de musiques improvisées, y compris en Europe. Le fécondant free jazz est l'autre scène de ce livre où Coltrane, Shepp, Ayler, Cherry dansent ici avec Deleuze, Guattari, Spinoza et Lippi.

Alors, dansons !